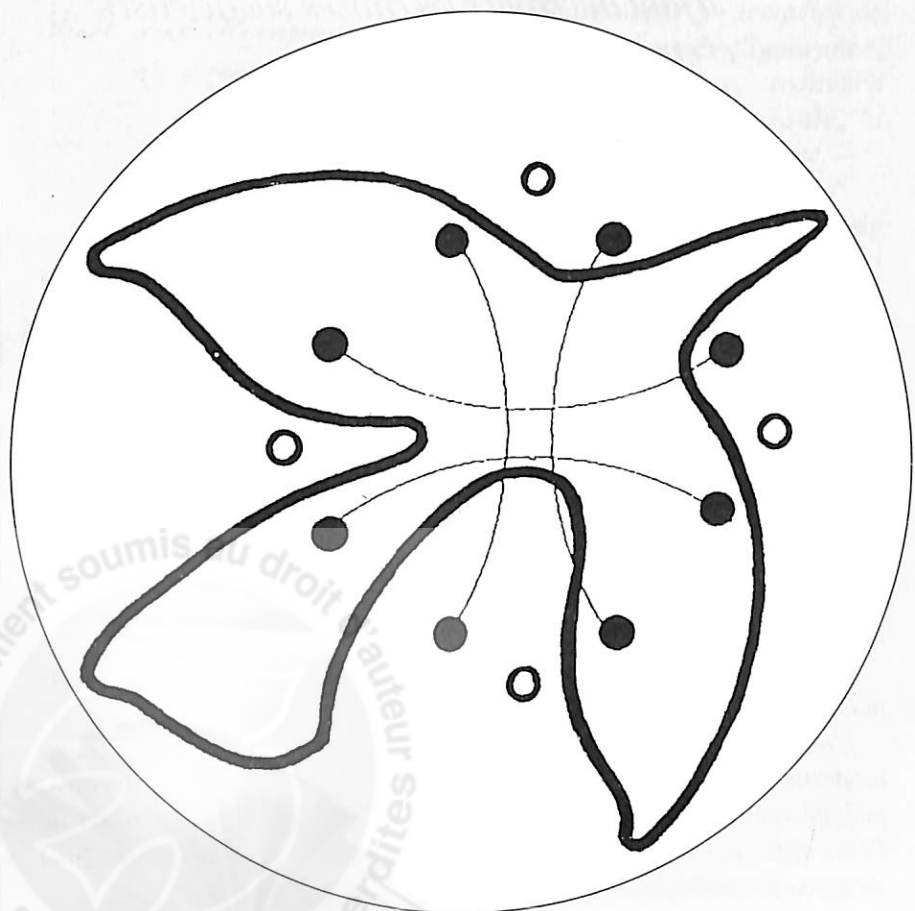


Spiritualité Cathare

hier, aujourd'hui, demain

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 20 Hiver 1994



EDITORIAL

A nos lecteurs et amis

*"Il faut interroger les choses silencieuses
et encourir des risques
si l'on veut conquérir la Lumière"*

(Ch. Morgenstern)

Interroger la Nature, écouter et comprendre le chant de la bise dans les arbres, la plainte des feuilles qui tourbillonnent au vent d'hiver, est-ce encore possible, en cette fin d'époque, où s'épanouissent égoïsme, mensonge, corruption !

Je voudrais souhaiter à tous, en cette période de Noël, fête de l'incarnation, fête de l'enfance et de la pureté, fête où l'Esprit vit plus intensément qu'au cours de l'été, qu'un rayon de lumière vienne illuminer leur vie, au delà des souffrances dues au froid, à la faim, à la guerre, à l'angoisse. L'été est favorable aux activités extérieures, l'hiver incite chacun à la méditation, à la recherche en lui-même de ses facultés supérieures.

C'est au solstice d'hiver que l'Esprit s'aiguise, s'intensifie, si l'humain s'engage sur la voie difficile de la recherche lumineuse.

L'abandon de la volonté de pouvoir, de puissance, de domination, la modestie sont des aides. Etre désintéressé pour soi-même et activement penché sur la misère de l'Autre, de tous les Autres, avoir le souci de l'entr'aide, savoir ressentir comme siens propres les maux des plus démunis permettront de trouver cette voie vers la Lumière.

Conquérir la Lumière demande des efforts et beaucoup de courage et tout d'abord le courage d'aborder avec d'autres le dialogue pour un échange tolérant des expériences réalisées, pour tenter de trouver la voie vers une Lumière peut-être encore crépusculaire, mais vraie.

Les éléments nobles de la nature humaine dégagés du matérialisme dominateur pourront alors atteindre une nouvelle relation libre avec le Cosmos, sans contrainte religieuse ou autre, en pleine liberté intérieure.

Etroit sentier que celui qui peut amener l'être humain, réalisant de lourds efforts sur lui-même, vers la Sagesse et retrouver la Sophia des Gnostiques, la Brigitte des Celtes, la Vierge Marie des Chrétiens qui le conduiront vers le port accueillant où le

navire après les tempêtes de l'ambition; de l'ignorance, du mensonge, trouvera l'Harmonie apaisante, la Connaissance, la Vérité.

*Paix aux Hommes
de libre volonté*



« Bonshommes » Montségur

Tel est mon souhait de Noël pour vous tous et meilleurs vœux pour l'Année à venir.

LUCIENNE JULIEN

*"Interroger,
encourir des risques,
conquérir la lumière".*

Cliché J.C.C.

Sur Marie-Madeleine

Pour les tenants de la religion vaticane, seuls sont à lire et à méditer les Evangiles de Luc, Mathieu, Marc et Jean, quatre textes sacrés retenus par des hommes susceptibles d'erreurs.

Jésus avait, près de lui, douze disciples que l'on présente aux croyants de la religion comme des êtres frustes, pêcheurs (de poissons ou d'âmes ?) de leur état et sans doute ignorants.

Contrairement aux affirmations des organisateurs du Christianisme, ces disciples n'étaient-ils pas des savants, des individualités d'élite, ayant une connaissance supérieure du Beau, du Bien, du Vrai ?

N'avaient-ils pas appartenu à diverses sociétés initiatiques cherchant, grâce au perfectionnement intérieur de leur être, des solutions aux problèmes de la Chute, de l'existence et de la nécessité du Mal, de la Naissance du monde matériel ?

Ne voulaient-ils pas savoir ce qu'est la Terre, quel est son rôle ou sa mission dans le Cosmos ?

Que savaient elles ces individualités, rationnellement ou intuitivement, de la création de l'Univers ?

Ayant au préalable appartenu à quelque école initiatique de leur temps et de leurs civilisations, ne

retrouvaient-elles pas chacune dans l'enseignement de Jésus une parcelle de ce que d'autres Maîtres leur avaient fait entrevoir concernant la **Connaissance** ?

Supposition hardie que celle-ci, mais qui éclairerait peut-être les différences de sens relevées dans les quatre Evangiles retenus comme seuls textes sacrés !

Les découvertes de la période dite moderne nous ont fait connaître l'existence d'autres Evangiles non reconnus par l'Eglise; celui de Philippe, celui de Thomas, l'ancêtre des rationalistes qui ne croit qu'à ce qu'il voit ou ce qu'il touche. Mais l'importante découverte de Nag Hammadi nous a fait connaître l'Evangile de Marie-Madeleine.

D'après le texte de Jean, Marie-Madeleine est le premier témoin de la résurrection du Sauveur. Elle va au tombeau le premier jour de la semaine c'est-à-dire le dimanche jour consacré au Soleil, à la Grande Lumière physique; elle n'y trouve pas le corps du Crucifié, mais son évolution dans la Connaissance Spirituelle est telle qu'elle voit "les Anges"; elle a donc en elle la possibilité de voir au-delà du monde sensible...

Elle avertit les disciples qui accourent et bien que Jean "ait vu et

cru", ceux-ci repartent tranquillement chez eux sans marquer, semble-t-il, un quelconque étonnement ! A nouveau seule auprès du tombeau, Madeleine pleure et elle se retourne par deux fois. La première fois elle aperçoit celui qu'elle considère comme le Jardinier c'est-à-dire celui qui connaît les Secrets de la Terre, la deuxième fois, elle reconnaît en lui Jésus le Maître.

Ce double retournement ne veut-il pas faire allusion à une évolution intérieure qui permet à l'être humain de voir, au-delà du monde matériel, de s'élever vers le monde de la vie, vers le Monde de l'Esprit ?

Dans l'Evangile de Marie-Madeleine, celle-ci révèle sa vision aux disciples, mais Pierre, suivi par son frère André et par Lévi, s'insurge violemment contre cette révélation.

Comment le Sauveur ressuscité aurait-il pu se manifester à une femme et lui transmettre, à l'insu de ses disciples masculins, un enseignement secret ?

Pierre est ici le représentant de la conception androgyne de l'Eglise qui interdit à la Femme d'enseigner, de prêcher, de participer à une action religieuse de premier plan simplement parce qu'elle est femme.

Adversaire redoutable du monde féminin, Pierre ne se laissera point convaincre par les paroles de Lévi : "Si le Messie les (les femmes) a faites dignes, qui es-tu toi pour penser pouvoir les rabaisser ?

Certainement le Messie les

connaît bien et c'est pour cela qu'il les a aimées plus que nous".

Cependant Marie Madeleine convaincra les disciples qui, finalement, iront faire connaître l'enseignement reçu par elle au cours de sa vision.

Ce très riche texte demande une étude approfondie mais il permet peut-être d'affirmer que l'enseignement spirituel ne peut se transmettre que par le perfectionnement intérieur, par l'initiation de ceux qui sont seuls capables de comprendre les révélations.

N'était-ce point là le grand secret des Cathares qui voulaient avec force "tisser leur corps de Lumière" ?

LUCIENNE JULIEN



Sariac-Magnoac hiver 1994 :
Lucienne Julien chez M^{me} Delpech

La notion du Sacré et le problème du Mal dans les Sociétés traditionnelles africaines

Qu'entend-on par sociétés traditionnelles, dans ce très vieux pays aux civilisations très anciennes qu'est l'Afrique Noire ? Ce sont des sociétés dites d'oralité, où il existe une relation entre la mémoire et le sentiment d'intégrité et par suite, elles sont conscientes de leur vulnérabilité, liée à la mémoire collective. Sans archive écrite, la parole au point de vue social est enseignement et tradition, de la part des Sages.

Conçue comme un matériau que l'on peut manipuler, elle est douée d'une vie autonome et créatrice. Elle doit être ininterrompue au cours des générations, puisqu'elle permet d'acquérir des connaissances et de les transmettre.

Le monde africain, comme toutes les souches humaines à l'origine, fonctionne en sécrétant des

mythes, attestés dans le monde depuis le 6^e siècle avant Jésus-Christ. Le mythe est un récit fabuleux, populaire, un "code de pensée et d'action", une réalité vécue qui dit à l'homme le pourquoi du monde et ce qu'il fait dans ce monde, donne des réponses sur le mal, la mort... Il explique tout de la vie individuelle ou collective et, en plus, justifie l'ordre des choses.

Aussi, la tradition enseigne à travers des mythes ce qui a toujours été fait, permet à l'homme de vivre dans le meilleur milieu, mais l'empêche de concevoir que le futur soit un progrès, alors que nos civilisations modernes ne peuvent envisager l'avenir que sous une forme de progrès. Comme dit un historien moderne : "il faut la folie des Occidentaux pour penser que demain sera meilleur".

Les sociétés traditionnelles sont donc impérativement localisées dans le milieu de leur culture, tandis que l'homme blanc s'est adapté au monde entier.

Il faut nous déprendre de notre bagage intellectuel ou sentimental pour comprendre le mythe dont la forme d'expression nous surprend, nous apparaît étrange, parfois très poétique, mais qui est senti, vécu, avant d'être formulé par celui qui le raconte, selon une schématique sur laquelle il ne peut pas broder. Le mythe est une part de la Vérité qui régit l'homme africain et ne doit être comparé, en aucune façon, à un conte.

La vie est organisée strictement par le groupe ethnique, rythmée, au point de vue collectif ou individuel, par des événements que commandent de nombreux rituels ou techniques devant assurer le succès de l'entreprise, le tout baignant dans le sacré. En effet, le sacré envahit la vie sociale dans les domaines familial, culturel, politique. Rien n'échappe à son emprise. L'espace est sacré parce que des êtres surnaturels sont associés à la parole et sont à la source de la connaissance profonde de la tradition, transmise oralement, progressivement. Les deux mondes, sont intégrés à un même ensemble, le Cosmos, à structure hiérarchisée dont les degrés sont ainsi constitués :

- au sommet, un Etre suprême et unique, principe de vie, créateur

de tout l'univers.

- des divinités ou Esprits, forces de la nature, manifestations du dieu unique, spécialisées dans des fonctions particulières.

- les Ancêtres, c'est-à-dire les fondateurs de l'ethnie et certains morts depuis au moins quatre générations,

- des fétiches ou objets qui incarnent une certaine puissance,

- les hommes, les animaux, les végétaux..

Un dialogue harmonieux permanent relie l'homme aux divinités invisibles et aux ancêtres, souvent divinisés.

Les mythes africains disent l'antériorité à tout, de l'Etre suprême, ce qui a fait qualifier, ce dernier, d'éternel par les ethnologues, mais les concepts de la culture africaine étant très différents des nôtres, il est difficile de traduire le langage des arborigènes qui croient en un Etre suprême à très longue vie, à très longue vieillesse.

C'est une force cachée à tout autre qu'à lui-même, un Etre si transcendant qu'il est inaccessible aux mortels et par suite ne communique pas avec eux.

Il n'a donc besoin ni de leurs sacrifices, ni de leur culte. Cependant, il ne les a pas abandonnés en se retirant, puisqu'il a placé sa force dans des puissances agissantes, ambivalentes, les Esprits, les Génies, les Ancêtres, tous intercesseurs des hommes auprès de Lui.

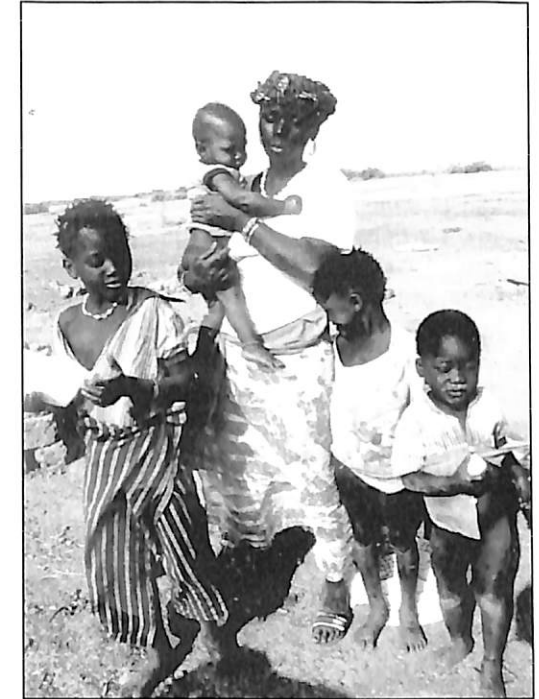
Ce Dieu est très peu connu de la masse des Africains, mais il l'est - tout en restant hors de toute représentation anthropomorphique - de ceux qui sont allés loin dans l'initiation. L'Africain donne une grande importance à des forces invisibles, plus immanentes dans ce monde que le Dieu créateur, et le culte des Ancêtres et des fétiches a occulté le monothéisme ontologique. Le divin se dissout dans des panthéons divers. Les hommes qui savent, instruisent progressivement leurs disciples par l'initiation. Seul l'Ancêtre parvient à la totalité de la connaissance sacrée. Il fut un homme sage, grand initié, a vécu une longue vie, est décédé de mort naturelle et son souvenir discret a disparu de la collectivité - Suivant l'ethnie, les Ancêtres sont plus proches du dieu créateur que les Génis, ou inversement Léopold Sengha les plaçait très près de Dieu. Ils sont la pierre angulaire de toute démarche religieuse et vénérés en tant qu'intercesseurs auprès de la divinité, farouches censeurs des lois traditionnelles, donc garants de l'ordre social et régulateurs du cours normal des choses et des événements : le mariage, l'initiation, la réussite, la fécondité des femmes et des champs, la pluie, la sécheresse... Seuls, ils savent ce qui a été, ce qui est, ce qui sera. Le culte des Ancêtres, omniprésents, est donc la première condition pour la prospérité du groupe. Au cours de rituels

bien établis, les prêtres offrent des sacrifices et le peuple, des prières, le tout transmis au Dieu suprême par les Ancêtres, ses messagers.

L'initiation a une très grande importance dans les sociétés africaines, mais elle varie largement d'une ethnie à l'autre. Elle permet d'intégrer un individu au sein du groupe, par exemple le passage à l'âge adulte à la suite de rites de puberté (circoncision ou excision). Le passage dans le monde de la culture est l'aspect visible, support aux initiations cachées, les plus importantes, donnant accès à la Connaissance. A chacun des stades correspond une conquête croissante du milieu environnant, en même temps que s'opère dans l'initié une transformation lente, passage de l'extériorité à l'intériorité, avec familiarisation à son corps. Tous les rituels imposent des mutilations dont certaines sont traumatisantes. Seuls ceux qui vont loin dans les degrés d'initiation sont les grands sages, ils sont âgés, car quelque fois l'initiation se prolonge pendant de longues années et même toute une vie.

Nous avons vu l'importance des mythes. Il en est un qui, à partir de sa vie, fournit une réponse à l'origine du Mal. Les Africains croient à un âge d'or en un temps primordial. Le grand Dieu vivait en étroite familiarité avec les hommes, ses fils, qui avaient tout en abondance dans des conditions vraiment paradisiaques.

*"Afrique Noire,
un très vieux pays,
aux civilisations
très anciennes..."*



*"Afrique,
porte initiatique
d'une culture
d'intériorité..."*



Clichés J.C.C.

Le Mal n'existait pas dans leur espace vital et ils ne pouvaient donc le connaître. Le passage à la condition actuelle fut le résultat d'une faute de l'homme : erreur, curiosité, oubli d'une recommandation faite par Dieu au moment où il partait en voyage... Ce départ, symbole de la séparation d'avec le père, était marqué par un ordre à ne pas transgresser sous peine de grand malheur. Le refus d'obéissance a entraîné le Mal chez l'homme qui doit désormais s'assurer et est assujéti à la mort, conséquence de l'éloignement de Dieu et marque de la finitude de l'être humain.

Voici un exemple de mythe sur l'origine du Mal chez les Béti (population du Cameroun).

Mythe Béti sur l'origine du Mal

A l'origine, Evu vivait seul en pleine forêt, loin du village où Zamba demeurait avec les hommes ses enfants. Sa demeure était au fond d'un marécage insalubre aux eaux sinistres. Il avait l'apparence d'un gros crapaud hideux et repoussant. Il se nourrissait de gibier cru. Nul ne sait comment il se procurait l'abondant gibier nécessaire à sa subsistance car il n'avait pas de bras. Pourtant il n'en manquait jamais.

En ce temps là, Zamba vivait encore avec les hommes ses enfants, leur apprenant la sagesse de la vie. Sur le point d'entreprendre un

long voyage, il les réunit autour de lui et leur fait ses recommandations: sous aucun prétexte ils ne doivent s'aventurer dans la forêt voisine ni s'approcher des eaux du lac; ils risqueraient de rencontrer l'habitant des eaux, ce qui serait fort désagréable pour eux. Puis il s'en alla...

Un beau matin, malade de curiosité la femme d'un fils de Zamba va vers la forêt interdite. Fascinée par l'énigme troublante de l'habitant du marécage elle veut, coûte que coûte, élucider son mystère. Elle pénètre jusqu'aux rives sauvages du lac et là, quelle surprise : elle découvre sur le bord du lac une telle quantité de gibier frais qu'elle en a le souffle coupé. Tant de gibier suffirait à nourrir sa famille pour de longues semaines. Quelle aubaine !... Mais sans doute le chasseur n'est pas loin...

- "Qui est là ?" dit-elle.

L'immense et mystérieuse forêt lui renvoie sa voix comme un écho lointain. Puis à nouveau, le silence. Elle insiste :

- "Qui a déposé tout ce gibier ?"

Alors, du fond du marécage, une voix d'outre-tombe, sinistre, répond :

- "Et toi, qui es-tu qui oses venir en ces lieux ?"

Tremblante, elle confesse sa curiosité :

- "J'ai appris que tu habites ici et je suis venue te voir ."

- "Tu ne peux pas me voir" répond Evu "Je suis très laid".

Mais pour faire oublier la mauvaise impression que sa réponse peut faire sur la femme, il lui offre de prendre autant de gibier qu'elle voudra.

Devant ce geste de bonté calculée, la femme, naïve, offre à son tour à Evu de le ramener au village. Mais il lui dit qu'il n'a pas de pieds et qu'il lui sera très difficile de se déplacer, mais que si la femme veut bien l'aider et le porter , alors il serait très heureux d'aller vivre au village.

- " Là, promet Evu, j'apprendrai à ton mari à tuer beaucoup de gibier et à toi-même à capturer beaucoup de poissons à la pêche".

Eblouie par toutes ces promesses, la femme ne pense plus qu'à une seule chose : ramener Evu au village. Mais comment le porter, lui qui n'a ni bras ni jambes ? Evu lui dit alors qu'elle ne peut le porter que dans son ventre. Docile, elle s'offre à Evu qui rentre dans son ventre.

...Et la voilà qui revient au village sans éveiller de soupçons.

Le premier jour se passe sans incident, et déjà, la femme se demande pourquoi Zamba leur a recommandé d'éviter la forêt, le lac et son habitant. Mais le lendemain, du sein de la femme devenu sa demeure, Evu dit qu'il a faim. La femme lui présente la cuisine qu'elle a faite pour sa famille. Evu refuse d'y goûter : il ne mange que de la chair fraîche.

- "J'ai vu passer un mouton,

arrête-le et égorge-le pour moi".

La femme s'exécute. Le lendemain, c'est une autre bête, car Evu a un appétit vorace, et chaque jour, la même scène recommence, à tel point qu'au bout de quelque temps, tout le petit élevage de la famille a été décimé pour nourrir Evu l'insatiable.. La femme est obligée d'égorger les bêtes du voisin, puis celles de l'autre, et d'un autre encore... Toutes les bêtes du village y passent. La femme prend peur. Trop tard, elle ne peut faire machine arrière, et Evu lui rappelle le proverbe bien connu : "*Oyili onga woe ntogo*", quand on a souscrit un pacte, on en porte les conséquences jusqu'à la mort".

Le lendemain du jour où la dernière bête du village a été tuée, Evu crie de nouveau famine...

- "Il n'y a plus rien à t'offrir !" crie la femme.

- "Mais il y a ta fille", répond Evu... Et la fille est mise à mort....

Ce soir là, Zamba revient enfin de son long voyage. Ah comme son village avait changé d'aspect ! ce village naguère si vivant, où régnait une formidable joie de vivre, était tout triste; les gens avaient l'air atterré.

- "Que se passe-t-il ? demande Zamba "Je ne reconnais pas mon village ?"

Quand Zamba fut mis au courant de l'aventure de la femme et de tout ce qui était arrivé, alors il quitta la société des hommes et les laissa au pouvoir d'Evu.

On voit que le Mal est venu par une femme trop curieuse. C'est l'exemple le plus courant, parfois un homme et une femme sont fautifs, rarement un homme seul.

Dieu s'en va sans dire pourquoi. Il formule un interdit et non pas une loi positive, aux hommes à qui il a pourtant donné la sagesse. C'est le moyen de leur offrir la possibilité de rester fidèles, dans l'espace où ils vivent avec Dieu.

Dès le début, le Mal est tentateur et la femme a d'abord une démarche de logique humaine, mais sa naïveté lui fait commettre une faute très grave, en introduisant le désordre dans l'espace de la sagesse. L'engrenage infernal va commencer: ruine, vol, meurtre et la femme prend peur, mais trop tard. C'est parce qu'elle a voulu plus que le nécessaire que tout le mal est arrivé.

Nous assistons à un mythe d'oppositions :

Zamba, le Bien - Evu, le Mal; village - forêt; vie de clan - solitude d'Evu; élevage - chasse; ordre - désordre; homme - femme; vie-mort; cuit-cru...

Ainsi existe depuis longtemps en Afrique cette opposition qui prouve que le manichéisme a fait partie de la pensée humaine depuis le fond des âges et symbolise la coexistence du Bien et du Mal.

Ici, le Mal est fixé dans un lieu précis d'où il ne peut sortir seul, ce qui entraîne la responsabilité de l'homme par rapport au Mal dans

une société civilisée et l'homme est donc l'artisan de son malheur. L'ordre est réglé par un statut des êtres et des choses et, si chacun reste dans son statut, tout ira bien. Si un élément de désordre est introduit, le Mal arrive et entraîne une régression culturelle et institutionnelle. Si l'homme admet de le laisser à sa place, le Mal n'agit point, mais il consent à l'accueillir, le Mal est tout puissant. Celui qui l'a en soi est dit "possédé" et il ne peut s'en défaire, car incapable de jugement, sans avoir recours à certaines pratiques qui le délivreront. Chez les Béti, on dit d'un "possédé" qu'il est un Evu.

La femme qui introduit le mal s'oppose au genre humain et en même temps, c'est elle qui apporte la vie par sa fécondité. Est-ce là une condamnation de la sexualité ? Certes non, mais de l'adultère (ici la femme porte Evu dans son ventre).

En conclusion, la transgression d'un tabou : "ne rien changer à l'ordre existant" entraîne la présence du Mal et c'est la raison pour laquelle les sociétés traditionnelles sont hostiles au facteur de progrès.

Le mythe, empreint de sagesse et de réflexion, est un langage d'homme qui sait que, depuis l'éloignement de Dieu, le Mal et la mortalité sont la condition humaine opposée au statut primordial.

G. NIEL

Les sources du "Seigneur des Anneaux"

(CHEZ J.R.R. TOLKIEN)

(suite)

*Ce texte a fait l'objet
d'une conférence présentée
devant l'Association des Amis
du Musée Guimet de Lyon,
sous les auspices
de son Président R.J. Delpéch*

Dans ce dévoilement des grands espaces, il faut reconnaître bien davantage que la satisfaction d'un regard subjugué. Ce qui est à l'œuvre, c'est l'approfondissement d'une conscience ante-historique, une plongée délibérée au delà des transhumances des époques pastorales. La mémoire accumulée par la succession des générations - ce que dans sa prospection de la psychologie des profondeurs C.G. Jung a appelé l'inconscient collectif - connaîtrait-elle des cycles alternés d'obscurcissement et de résurgence ? Certains individus, au nombre desquels Tolkien doit être compté, apparaissent au point d'intumescence de ces marées comme la projection d'un petit cosmos anthropomorphe. Ce type humain expérimente dans une dimension religieuse la réalité de sa participation mystique au corps de son dieu, l'inconnu en lui et autour de lui, c'est-à-dire le sacré.

Progression aussi angoissante qu'enivrante au cours de laquelle doivent être pris en compte autant de chutes que de nouveaux départs. A chacun des degrés de cette échelle transhumaine il réactualise le renouvellement de l'histoire mythique de l'homme. Et de quoi est-elle faite sinon d'une succession de morts et de renaissances. Ces deux mots sont la formulation même de l'initiation... Nous dirons que les thèmes de l'œuvre tolkienienne sont informés par une structure

initiatique sous-jacente. Dans sa tentative de retrouvailles avec les Héros de l'ère primordiale, l'homme de la proto-histoire a entrepris une escalade de ses possibilités extrêmes afin d'être admis en présence de l'Ancêtre déifié. Ce qui lui fait obligation, symboliquement et à maintes reprises, de réintégrer le sein de la mère nature et d'en renaître chaque fois plus fort et plus viril. Réintégrations et renaissances que l'espèce humaine n'a cessé de reproduire, au cours de rites de passage donnant lieu à des séries d'épreuves subies dans le secret des cavernes, au plus profond des forêts, ou encore par affrontement avec des bêtes sauvages. Il s'agissait en fait d'une quête de l'immortalité, qui était considérée comme la naissance véritable. Cependant, au fil du temps, les hommes ont réalisé jusqu'à quel point l'Ancêtre étant devenu inaccessible. Il n'en demeurait pas moins le modèle exemplaire. Rééditer ses exploits, c'était tendre vers lui par une restauration de l'intensité du courant cosmique qui jadis traversait tout être humain - cela d'autant plus que la préservation du territoire tribal exigeait des vertus guerrières accrues. D'où la systématisation rigoureuse des initiations. C'est dès l'enfance que vont se généraliser ce qu'on a appelé les classes d'âges.

Il est maintenant reconnu que dans les sociétés archaïques l'enfant restait aux mains des femmes

jusqu'à l'âge de sept ans. Il était alors enlevé à la chrysalide familiale et envoyé en "nourrissage" (c'était le terme employé chez les Celtes), auprès de membres d'un autre clan. César rapporte que "les enfants des Gaulois, avant qu'ils ne soient en âge de porter les armes, n'ont pas le droit de se présenter devant eux en public. C'est pour les Gaulois, chose déshonorante qu'un fils encore enfant prenne place dans un lieu public sous les yeux de son père" (De Bello Gallico VI-18).

Elevé et nourri, instruit dans la science des armes, initié à la pratique puis aux secrets de la religion, dans un contexte appelé "la cryptie", l'enfant n'avait plus de contact avec sa famille génétique. A travers des classes d'âges déterminées, il devait suivre une filière codifiée par les Anciens avec des rites de passage de l'une à l'autre classe. Les rigueurs de l'enseignement étaient extrêmes, les initiations sévères, avec simulation de la mort du néophyte par pendaison par exemple. Elles avaient pour but de mettre à l'épreuve la vaillance et la force de caractère de l'adolescent en vue de son intégration dans le corps de l'élite guerrière. Il recevait un nouveau nom et oubliait son existence antérieure.

La nouvelle naissance mettait le jeune homme en contact avec le secret de la communauté, avec l'esprit même de l'Ancêtre fondateur. Dès lors, il lui était interdit de

jouer avec les enfants, et tous les objets ayant servi à l'initiation étaient détruits. Trahir les secrets de l'initiation coûtait très cher ...

L'initiation guerrière est attestée dans le monde grec à travers Xénophon et Plutarque (Vie de Lycurgue). Pour les Germains, Tacite en a traité dans sa "Germanie". Les Celtes n'ont pas laissé d'annales. Néanmoins nous retrouvons une trace du "nourrissage" dans le Mabinogi de Pwyll, Prince de Dyvet⁽⁵⁾. Nous y voyons Pryderi, le fils de Pwyll, confié dès l'âge de sept ans, selon la coutume, au seigneur Teyrnnon. La mère elle-même, la reine Rhiannon, accepte le fait comme allant de soi. Cela bien que son fils ait été enlevé alors qu'il n'était encore qu'un nourrisson et qu'il vint tout juste de lui être rendu. Cette double séparation qui la laisse frustrée des joies maternelles, n'appelle cependant de sa part aucune protestation. Le cycle de Finn, le chef des Fiannas d'Irlande, comme le récit des enfances de Cuchulain, le champion de l'Ulster, nous livrent aussi, bien qu'éclatés du fait des outrances de la légende, maints témoignages du nourrissage ainsi que des classes d'âges dans le monde celte.

Il est fort possible que Tolkien ait porté en lui la prescience de sa prédestination. Enfant, ses nuits avaient été éprouvées par la récurrence d'un rêve affreux : une énorme vague surplombait et engloutissait

tout autour de lui. "C'était mon complexe d'Atlantis", dira-t-il plus tard.

A travers "Le Silmarillion" et "Le Seigneur des Anneaux", il n'eut de cesse de créer et d'approfondir un espace magique qui fut pour lui une amplification de sa propre existence. Ne présentait-il pas en sa personne, un résumé de ces initiations adolescentes de jadis ? De quel prix lui fallut-il payer ce transfert lorsqu'il dut satisfaire au premier des rites de passage, la dissolution brutale des liens familiaux ! La transposition se poursuivit avec une "cryptie" assurée sous la houlette d'un Père Morgan, désireux de voir son pupille embrasser le sacerdoce. Mais avec Edith l'amour humain s'interposa. La récapitulation des initiations subséquentes trouva un autre champ d'application, et c'est désormais sur le plan littéraire que Tolkien put assumer les schèmes archaïques dont il fut le porteur prédestiné. C'est alors qu'il se plut à rappeler à l'existence les âges fabuleux, quand les grands Ancêtres parcouraient une terre originelle. De grands Ancêtres dont on peut penser que les Hauts Elfes, Gildor Inglorion, Elrond, Galadriel, sont les avatars paradisiaques.

L'espace imaginaire de Tolkien comporte encore la mise en évidence d'un axe essentiel, le prééminence de l'Occident. Ce choix détermine le sens de l'œuvre entière. Plus qu'une donnée géographique, il polarise l'éthique personnelle de

l'auteur. Lui-même s'en est clairement expliqué : -"Je voulais respirer "notre air", le ciel et le sol du Nord-ouest, c'est à dire la Grande Bretagne et l'Europe proche (pas l'Italie, la Grèce, et encore moins l'Orient), cette insaisissable beauté que certain nomment "celte".

Un pouvoir de vision tout celtique l'engageait à situer cette geste en des temps indéterminés qui auraient la semblance d'un celtisme médiéval avec, pour risque, que légende et historicité s'exposent à une conflagration de frontières. L'ambiguïté réside aussi dans l'introduction -fut-elle cryptée- d'une morale et d'un code de pensée chrétiens dans un cadre celtique si peu redevable à l'histoire.

Avec l'aide de son fils Christopher, Tolkien était parvenu à établir une carte de la Terre du Milieu... un relevé de sa topographie intérieure. Traversée du nord au sud par le fleuve Anduin, elle reflète l'effigie de son "deus ex-machina". La ligne de partage solsticielle divise provinces et aires d'habitats selon sa conception habituelle : à l'ouest, sur la rive droite du fleuve, tout ce qui est bon et digne d'intérêt, la Comté, berceau du charmant petit monde hobbital; Rivendell, résidence des Belles Gens autour du Haut Elfe Elrond; la Lothlorien, ultime refuge des Elfes Valars encore présents dans la Terre du Milieu en cette fin du troisième Age; puis les royaumes de Rohan et de Gondor; enfin le pays de Dun.

Aragorn lui-même, le Roi caché, est parfois nommé "le Dunedain", c'est à dire l'Homme de l'Ouest; ce que dans le langage tolkienien il faut entendre par "l'Homme exemplaire". Son épée a reçu le nom d'Anduril "Flamme de l'Ouest".

Par contre la rive gauche de l'Anduin borde des empires inquiétants, le Rhovanion avec l'immense Forêt Noire, les Terres Sauvages, et surtout, rejeté dans le sud-est honni, le Mordor, fief maléfique dominé par le volcan Orodruin, où Sauron se fortifie et d'où il menace d'anéantir les terres de l'Ouest sous son souffle pestilentiel.

Il est entendu que de l'est vient tout le mal. D'après les sagas islandaises, le dieu Thor est sans cesse parti "vers l'est" pour en découdre avec les géants fauteurs de troubles.

On peut s'interroger sur les raisons de cette redistribution psychogéographique. Bien sûr, l'orientation, ou plutôt l'occidentation de la Terre du Milieu répond à une valorisation des Iles Britanniques, en marge d'un continent volontiers aliéné. Ce soin jaloux des privilèges de l'Ouest peut aussi correspondre à une affirmation d'identité. Celte lui-même, dans quelle optique Tolkien a-t-il traité du fait celtique ? Sur ce sujet on peut relever trois oppositions fondamentales.

Pour le Celte le monde est une totalité. Les dieux, les hommes, la nature entretiennent entre eux des points de passage qui permettent un

échange permanent. Les Celtes se délectaient au récit des aventures qui ressuscitaient pour eux la mémoire d'un nomadisme primitif, passage d'un territoire à un autre, d'une dimension à une autre, où ils pouvaient retrouver la sensation d'un vécu inépuisable. On sait que le regard porté sur de larges espaces induit une aspiration vers une liberté intériorisée, vers la contemplation.

Chez Tolkien par contre, règne le dualisme bien/mal avec d'un côté, la transcendance divine, de l'autre la nature et le genre humain déchus, que seul le Dieu incarné peut relever.

Dans le domaine épique les valeurs diffèrent aussi. Chez le Celte, le sens de l'honneur est la vertu suprême. La victoire par les armes ne s'entend pas selon son résultat final, elle s'affirme comme une expérience de dépassement de soi, celle que procure la transe initiatique du combat. Or, ce n'est pas en vue de quelque sublimation héroïque que les héros tolkieniens s'engagent dans la bataille. Leur valeur personnelle est au service de la commune défense d'une cause d'où dépend la survie du monde. D'où un dualisme historicisé : les armées du Bien contre les armées du Mal. Ils sont le bouclier d'un ordre moral inconnu des Celtes.

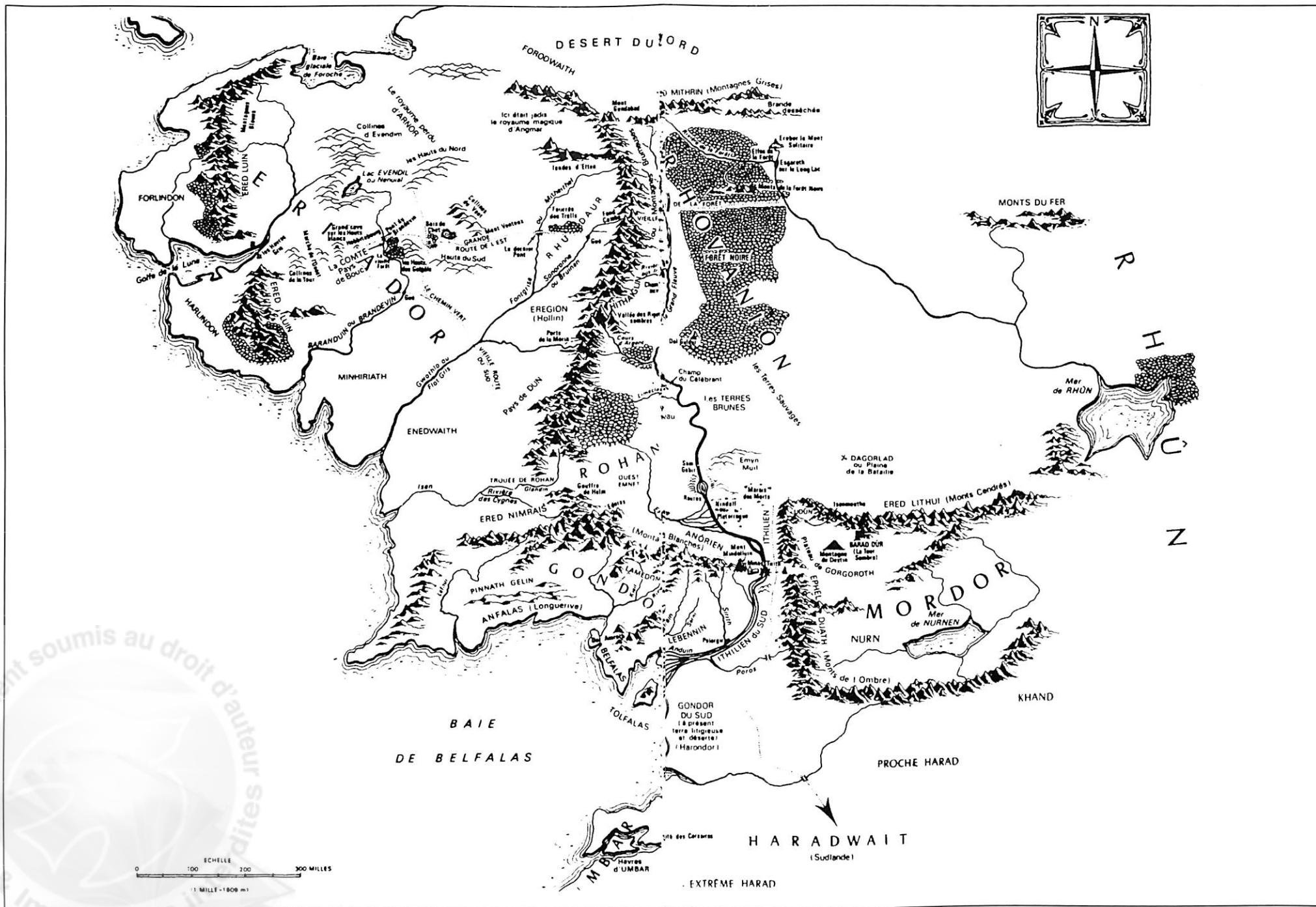
Enfin il y a tout le domaine religieux. Chez les Celtes pas de jugement post mortem, vie et mort ne formaient qu'un seul continuum

existentiel, dieux et déesses présidant à toutes les fonctions, ici-bas comme au-delà. Or nous avons pu constater dans la Trilogie l'absence des déités et la vacuité spirituelle de l'espace.

De cette celticité affirmée, Tolkien n'a utilisé que l'atmosphère de merveilleux. Et c'est un fait qu'il n'a rien demandé, sinon la couleur, à une matière celtique pourtant abondante; ou plutôt, ce qu'il en emprunta fut ramené à des limites ponctuelles.

Il en va de même pour les récits arthuriens. Il s'en était abreuvé à la source maternelle. Il eut pu y trouver tout l'appareil guerrier désirable, greffer des prolongements inédits. S'il n'en fit rien, c'est parce que, prétendait-il, "le fait chrétien s'y trouve trop constamment avoué". Pour son épopée, il aspirait à des terres vierges. Mais surtout, le cycle de la Table Ronde restait entaché à ses yeux du parrainage d'un souverain Plantagenêt d'origine française. Ce sont aussi des clercs français qui, après l'avoir remanié et selon lui adultéré, ont clos ce même cycle - splendidement il est vrai - avec la Queste du Saint-Graal. Ce cher Tolkien, outre qu'il était gallophobe, vivait quelque peu en dehors de son siècle.

Il en était encore à déplorer la conquête de son pays par Guillaume de Normandie, laquelle avait permis au courant de la romanité de pénétrer en Grande Bretagne.



A ce propos, qu'on songe aux séjours des troubadours occitans à la cour d'Angleterre. Ils y furent généreusement accueillis par la reine Mathilde d'Ecosse, épouse de Henri I^{er} Beauclerc - le quatrième fils du Conquérant. D'après le "Roman de Jouffroy", Marcabru aurait été leur hôte. Plus tard, Bernard de Ventadour devait accompagner outre-Manche Aliénor d'Aquitaine, future reine d'Angleterre mais aussi Reine des Troubadours. Il assista aux fêtes qui la réunissaient sous la couronne à son époux Henri II Plantagenêt. D'un de ses poèmes il écrivit : *"Je l'ai composé au delà de la terre normande, par delà la mer profonde et sauvage"...*

Enfin Savaric de Mauléon bénéficia des faveurs de Jean-sans-Terre qui, avec le titre de vicomte de Southampton, lui fit l'octroi de manoirs en terre anglaise.⁽⁶⁾

Qu'avait à proposer la grise Albion avant que les poètes venus de France, ensuite leurs émules anglo-normands, ne submergent l'île sous une vague déferlante de lyrisme courtois ? Peu de chose, sinon des fables retraçant les combats de guerriers affrontés à des monstres, les exploits de Hrothgard à la lance et tout ce qui pouvait inspirer l'aventure sur terre et sur mer. C'est à ces épaves de la gloire des vieux rois saxons et danois de l'ancienne Heptarchie⁽⁷⁾ qu'alliaient les préférences de Tolkien. Il regardait comme une dégénérescence le

style troubadouresque avec son exaltation du culte de la Dame et des tourments infligés par ses rigueurs. De beaucoup préférerait-il prospecter les écrits en vieil anglais où surnageaient - vénérables reliques des "temps barbares" des poèmes héroïques dont le plus long, "Béowulf", devait être l'objet de toutes ses attentions et de quelques emprunts... (à suivre)

RENÉE CAMOU

(5) Les Mabinogion du Livre rouge de Hergest Vol. 1 p 81. Traduction, introduction, commentaires : Joseph Loth. Ed. Slatkine Reprints Genève 1975.

(6) Jean Audiau "Les Troubadours et l'Angleterre" p.21 à 26. Ed. Librairie philosophique Vrin- Paris 1927.

(7) Du V^{ème} au VI^{ème} siècle, sept royaumes furent successivement créés par les Angles et les Saxons qui avaient envahi la Grande Bretagne : Kent, Sussex, Wessex, Essex, Northumberland, Est-Anglia, Mercie; le Pay de Galles et l'Ecosse restant indépendants... Les sept royaumes furent réunis de 800 à 827 par Egbert, roi de Sussex, qui prit alors le titre de roi d'Angleterre (775-839).

Directeur de la publication : Lucienne Julien
23, av. du Pr. Kennedy - 11100 Narbonne
Maquette - impression :
Imprimerie Tinena - 11500 Quillan
Tel. 68.20.01.02 - Fax 68.20.11.94

Crédit Photographique et Informatif : J.C. CHEVALIER
"Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain"
Dépôt en Sous-Préfecture de Narbonne
le 24 janvier 1990
parution au Journal Officiel, le 14 février 1990
ISSN : 1166 - 8970
Dépôt légal : Décembre 1994

*Suite à une modification des jours disponibles
de notre Présidente Lucienne Julien
les III^{ème} Journées d'Echanges et de Réflexion en Sabarthès
de Spiritualité Cathare auront lieu pour la Pentecôte
en Juin 1995 à Auzat Vicdessos.*

Thème choisi :
**CATHARISME ET SPIRITUALITÉS
HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN.**

*Le programme détaillé du Colloque 95
fera l'objet d'un tiré à part dans nos prochains numéros.*



ABONNEMENTS - RÉABONNEMENTS

La cotisation pour 1995 a été fixée à 120 Francs minimum.

*Cette cotisation implique le service des quatre numéros
annuels de notre Association.*

*Nous invitons les sociétaires à se mettre à jour rapidement
de leur cotisation par chèque bancaire ou chèque postal à l'ordre de :*

"Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain"

CCP 34460 M - Montpellier

à adresser à : Edmond Ferran

14, Quartier de la Hille - Fougax - Barrineuf 09300

Merci à tous

Les débuts du Christianisme

(conférence donnée à Auzat-Vicdessos, le 22 Mai 1994
dans le cadre du deuxième colloque "Spiritualité Cathare")

Je souhaiterais rapidement rappeler que la société "Spiritualité Cathare", créée en 1990 par Mme Lucienne Julien et, autour d'elle, un petit groupe d'amis et de chercheurs, a essentiellement pour but de poursuivre l'œuvre de Déodat Roché pour la défense et la réhabilitation du catharisme médiéval, tout en tissant des liens de sympathie fraternelle entre ses membres.

Notre association s'est donc fixée pour tâche d'honorer les martyres cathares et leur lutte pour la défense de la liberté de penser et leur exemplaire pureté de mœurs. Au-dessus de tout dogme d'ordre confessionnel ou politique, notre mouvement se situe dans une réflexion favorisant le cheminement spirituel et initiatique de ceux qui se sentent concernés. Précisons cependant que ni Déodat Roché, ni Mme Lucienne Julien n'ont voulu créer une religion néo-cathare et à plus forte raison une secte.

C'est dans cet esprit que Déodat Roché, savant modeste et désintéressé, souhaitait qu'on cultive objectivement le souvenir des cathares par les recherches archéologiques, historiques, philosophiques et, bien entendu, les arts et l'histoire comparées des religions.

C'est dans cette optique que j'ai osé traiter, en si peu de temps, un sujet aussi immense que les débuts du christianisme qui m'apparaissent très différents de ceux qu'on enseigne généralement. Nous allons voir ensemble comment l'Eglise catholique et romaine fut créée. Nous examinerons ensuite si le christianisme dit orthodoxe, fermement attaché aux dogmes peut être remis en question comme le faisaient gnostiques, manichéens et cathares.

Pour cela, nous partirons en Egypte, nous assisterons à la découverte la plus prodigieuse du siècle, nous serons les témoins d'une vendetta, puis nous interrogerons les 13 codices de Nag-Hamadi.

Nous nous étendrons sur la personnalité hors du commun d'une éveillée, d'une initiée "Marie de Magdala", la femme "aimée" de Jésus, prototype des gnostiques du début du christianisme.

Sur la base des traités de Nag-Hamadi nous cernerons la personnalité misogyne de Simon Pierre, chef de file de la première Eglise. Nous tenterons ensuite d'établir une relation directe entre l'Evangile selon Thomas, traité le plus prestigieux découvert à Nag-Hamadi, et le catharisme en passant par le manichéisme qui l'a précédé.

Au cours de la quatrième décennie de notre ère, apparaît en Palestine un groupe de disciples se réclamant de Jésus de Nazareth qu'ils proclament Christ et Seigneur.

Parmi ces premiers chrétiens se trouvent les apôtres qui ont directement reçu l'enseignement de Jésus. L'Eglise primitive est née et va rapidement se structurer et affirmer son caractère dogmatique d'unité, de sainteté, d'apostolicité et de catholicité.

Cette colossale institution ecclésiale repose donc, à l'origine, sur l'enseignement de Jésus aux apôtres consigné dans les Evangiles dits canoniques. En effet, Luc (VIII-12) et Marc ne rapportent ils pas avec force : "Il faut que les disciples proclament l'Evangile à toutes les nations".

Paul de Tarse (Saint Paul) qui

n'a pas connu le Christ fut le véritable promoteur de la nouvelle Eglise, son rôle fut décisif en faisant passer le christianisme naissant de l'orbite juive, au monde gréco-romain.

Aujourd'hui, des chercheurs n'hésitent pas à affirmer que l'influence exclusive paulinienne voile le message chrétien dans sa pureté originelle et trahi la pensée de Jésus-Christ. Sous l'autorité de Paul, la jeune Eglise précise rapidement sa doctrine et prend position contre d'autres disciples proche du Christ qu'ils appellent gnostiques et déclarent hérétiques.

Au II^e siècle, Saint Irénée, surnommé le gardien du dépôt de la foi, expose dans ses livres "Adversus haereses", sa réfutation de la fausse Gnose.

Parallèlement, l'église fixe les canons des Evangiles. Les exégètes conviennent que jusqu'au quart du II^e siècle, les textes retenus comme canoniques ont été l'objet du zèle intempestif des copistes et subit des altérations sous forme d'erreurs, d'ajouts et de remaniements. Comme l'avoue Luc au début de son Evangile, les rédacteurs travaillaient de seconde main.

De même, l'Evangile selon Saint Jean comporte des altérations évidentes car au fur et à mesure que la catéchèse évoluait les couches rédactionnelles s'ajoutaient.

Au III^e siècle, Clément d'Alexandrie se plaint, dans ses

Stromates (IV-6), du mauvais traitement que les copistes et les correcteurs font subir aux Ecrits. Toujours au III^e siècle, Origène précise (P.G.- XIII-1293) "Présentement, il est manifeste que les écarts des copistes sont importants, tant par la nonchalance de certains scribes que par l'audace perverse de divers correcteurs et par des additions ou suppressions arbitraires". Nous sommes encore mieux informés par Saint Jérôme que le pape Damase charge, au début du IV^e siècle, d'établir une traduction des textes sacrés en langue latine, c'est ce qu'on appelle couramment la "Vulgate". Or, dans ses prologues aux livres saints, il se plaint que les Ecritures ont été falsifiées et dénonce également la pratique des harmonisations : "Sur un même sujet, un Evangile est plus long; l'autre jugé trop court, a subi des additions. Ou bien encore, quand le sens est le même, mais différente l'expression telle personne, lisant tout d'abord l'un des quatre Evangiles, a jugé bon de corriger tous les autres d'après celui-ci. Il en résulte que chez nous tout est mélangé, qu'il y a chez Marc bien du Luc et du Matthieu, chez Matthieu bien du Luc et du Jean et ainsi de suite. (Préface des quatre Evangiles P.L.-XXIX-526-527; cité par Louis Rougier, in la Génèse des dogmes-chrétiens, 1972, Albin Michel). A l'appui de ces sources historiques irréfutables, on constate que les Evangiles ne sont pas,

comme dit le proverbe : "Paroles d'Evangile", on est cependant arrivé à une forme de religion où Jésus joue un rôle historique remarquable, unique dans toutes les annales de l'humanité.

En effet, Jésus se distingue singulièrement de tous les autres grands sauveurs puisqu'il accepte de se donner en sacrifice pour racheter l'humanité et donner la promesse de la Résurrection de la chair pour tous les hommes.

Il peut effectivement être comparé à d'autres prophètes mais son intervention historique est exceptionnelle car sa mission même a pour but d'apporter le salut aux pécheurs en effaçant la faute originelle.

Pendant des siècles cette doctrine basée sur des textes quelque peu torturés, comme nous l'avons vu, ne pouvait être discutée et encore moins critiquée sans être condamné au bûcher comme sacrilège blasphémateur.

Au cours des temps on s'est tout de même interrogé et certains on finit par remettre en question cette belle histoire qui, il faut le dire, a engendré des vocations et de nombreux mystiques d'une rare exception. On s'est ensuite lentement acheminé vers la Renaissance pour réaliser que les textes de l'Ancien Testament et ceux des Evangiles devaient être étudiés en profondeur pour pénétrer moins la lettre que l'esprit, c'est-à-dire son contenu ésotérique.

La Renaissance conduisit à la

Réforme et à la rupture de l'unité chrétienne; certains historiens ont affirmé que la vague d'émancipation et d'indépendance intellectuelle a pris ses racines non seulement chez les penseurs du XIII^e et du XIV^e siècle, mais aussi en réaction des abus d'une Eglise autoritaire et même dans les braises mal éteintes des bûchers sur lesquels sont montés Cathares et Vaudois.

Puis arrive le XVIII^e siècle, baptisé "Siècle des Lumières" avec son mouvement philosophique caractérisé par la croyance au progrès humain, la foi dans la raison et la défiance à l'égard de la religion et de la tradition. On s'est ensuite acheminé vers la Révolution Française, on découvre l'Orient et l'Egypte qui fascinent tous les esprits, on s'ouvre aux mythes et, en 1769, un voyageur écossais du nom de James Bruce achète un manuscrit copte près de Thèbes (aujourd'hui Louxor). Ce texte publié en 1892, déclare reproduire des entretiens de Jésus avec ses disciples composés d'hommes et de femmes.

En 1773, un collectionneur trouve, dans une librairie londonienne, un autre texte ancien également écrit en copte, comportant un dialogue sur des "mystères" entre Jésus et ses disciples.

En 1896, un égyptologue allemand acquiert au Caire un manuscrit qui, à sa stupéfaction, contenait l'Evangile selon Marie-Madeleine

et trois autres textes dont l'Apocryphe de Jean.

En 1947, c'est la célèbre découverte des manuscrits de la Mer Morte porteurs d'un enseignement important pour l'histoire du paléochristianisme.

Le professeur Paul Dubreuil, spécialiste d'histoire des religions et d'anthropologie, n'a pas hésité à s'engager en affirmant que les manuscrits de la Mer Morte n'ont fait que confirmer l'idée que Jésus ait pu recevoir des gnostiques esséniens une part essentielle de son initiation. Parallèlement un savant aussi autorisé que le cardinal Jean Daniélou soulignait la parenté spirituelle qui liait à la fois Jésus et plus encore Jean le Baptiste au milieu essénien de Qûmran sur la Mer Morte.

A la lumière des découvertes archéologiques et textuelles, il devenait de plus en plus évident que les Evangiles canoniques ne faisaient que refléter quelque chose de très postérieur à la vie de Jésus si l'on tient compte d'une période de rédaction qui s'échelonne d'environ l'an 60, jusqu'en 90 peut-être 100. On ne peut alors que constater que l'Evangile est éloigné de la vérité historique.

De nos jours, des chercheurs, des théologiens comme Eugen Drewermann dégonflent ces récits considérés comme historiques en démontrant qu'il s'agit de mythes ! Déodat Roché a toujours précisé

dans ses travaux le rôle fondamental du mythe car la critique historique, philosophique et théologique, nous force à ne plus prendre les récits au premier degré mais d'aller au delà de la lettre. De fait ce n'est pas la critique philosophique et théologique qui a suscité les études de Déodat Roché mais son amour du prochain, des cathares et de la Vérité.

Il peut en effet paraître choquant aux détenteurs de la foi aveugle du charbonnier que la virginité de la Vierge, la mort du Christ sur la croix, les miracles de Jésus etc. sont autant d'images symboliques qu'ils ne faut pas prendre comme des vérités historiques car l'aventure de la foi est trop décisive pour ne pas y engager son esprit.

Parvenu jusqu'ici, une question capitale se pose, si les Evangiles ont été altérés peut-on remonter aux paroles mêmes de Jésus ?

Les professeurs de l'Ecole Biblique et archéologique de Jérusalem se sont attachés à cette question en tentant de dégager les éléments étrangers pour atteindre le texte original. Ils ont accompli une tâche énorme en s'appuyant sur un système comparatif des textes entre-eux appelé synopse. Si ces recherches n'ont pas abouti, elles ont cependant permis de dégager une parenté relative des textes synoptiques mais aussi, comme on s'y attendait, plusieurs couches rédactionnelles successives et des divergences manifestes. Comment interpréter un tel état de documenta-

tion s'interrogent les exégètes. Pourquoi ces additions et ces continuelles omissions ? Et, ils arrivent à la conclusion que les Evangélistes ont puisé à une autre sources souvent appelée "Q" ,de l'allemand "Quelle", ce qui veut dire source, nous y reviendrons tout à l'heure.

Il est intéressant de relever qu'un des professeurs de l'Ecole biblique de Jérusalem, M. Boissard, après étude de textes apocryphes a écrit "L'Evangile selon Thomas permet d'atteindre une forme de la tradition évangélique antérieure à la rédaction des Evangiles canoniques. Son témoignage serait très important pour reconstituer l'histoire de la transmission des paroles du Christ" (Synopse des 4 Ev., T.1, P.XI). Ce qui paraît important c'est moins la retransmission des paroles du Christ que ses paroles elles-mêmes et de situer chronologiquement l'Evangile selon Thomas comme étant antérieur aux synoptiques.

Parvenu jusqu'ici, une question essentielle se pose, qu'est-ce donc cet extraordinaire Evangile selon Thomas considéré par certains chercheurs comme étant la fameuse source "Q" et contenant les véritables paroles du Christ, non altérées, non remaniées comme le sont celles des Evangiles canoniques ?

Comme le dit Matthieu (IX-17), "Le vin nouveau fait éclater les vieilles outres", en effet, tout à éclater en 1945, par une découverte prodigieuse, surpassant en intérêt

scientifique celle aussi spectaculaire que le tombeau de Toutankhamon ; il s'agit de la bibliothèque gnostique de Nag-hamadi en haute Egypte.

Pour pénétrer plus avant le sujet, je me permets de vous entraîner dans le désert du Fayoum égyptien où 17 siècles auparavant, Pacôme fondait le cénobitisme.

Non loin de Chénoboskion, dans la région de Nag-Hamadi, où Pacôme installa au IV^e siècle, les premiers monastères chrétiens d'Egypte, une jarre renfermant 13 codices (livres), fut enfouie, il y a quelque 1600 ans, dans une tombe d'un ancien cimetière, par des moines hérétiques qui l'aurait cachée pour échapper aux persécutions.

Que sont ces manuscrits arrachés aux sables du Nil ? Qu'apporment-ils à nos connaissances du christianisme primitif, mais aussi du gnosticisme, du manichéisme et enfin du catharisme ?

Quand on remonte le Nil vers Louxor ou Assouan, entre Abydos et Dendérah se dresse la ville moderne de Nag-Hamadi. Dans une courbe que forme le fleuve, non loin de cette ville, entre l'a-pic d'une falaise et la luxuriante végétation du Nil, se trouvait un cimetière d'époque romaine. La falaise de ce djébel appelé "El-Tarif" est criblée d'une multitude de grottes, les unes naturelles, d'autres creusées à la main et certaines restées inachevées.. Dès la sixième dynastie pharaonique, il y a 4300 ans, quelques unes d'entre-elles ont été peintes et

utilisées comme tombeaux. Toutes ont été pillées dans l'Antiquité, mais au IV^e siècle de notre ère, dans la fournaise du désert, elles étaient devenues un refuge idéal de fraîcheur pour des moines troglodytes. Certaines transformées en cellules sont décorées de grandes croix rouges ou portent sur les parois des graffiti de l'Ancien Testament.

Dans l'une d'entre-elles on peut lire une inscription à la gloire de Zeus Sarapis, ce qui indique les conceptions religieuses peu orthodoxes du saint ermite.

En 313, l'édit de Milan décrète la paix religieuse et la liberté de conscience. Il n'y eu sans doute jamais d'édit promulgué à Milan mais simplement un accord entre Constantin (v. 280-337) et son homologue Licinius (v. 250-325), empereur d'Orient pour l'application d'une politique religieuse commune à tout l'Empire romain. Cette mesure de tolérance ne sera que de courte durée, en 383, les cultes païens sont interdits et la fermeture des temples ordonnées.

Théodose I^{er} (v. 347-395) édicte des mesures contre les ariens et contre les manichéens, le christianisme dogmatique devient religion d'Etat.

Dans toute église, tout monastère, les condamnations d'opinions hérétiques étaient lues. Les fauteurs, dénoncés à l'évêque, pouvaient être livrés au pouvoir temporel du gouvernement provincial de Rome.

Avec Saint Antoine (251-326), le

monachisme chrétien prend effectivement naissance sur les bords du Nil. Mais Saint Pacôme (286-346) fut le véritable organisateur et législateur du cénobitisme dont les deux principes fondamentaux sont la vie communautaire, l'obéissance et la soumission à une Règle.

C'est précisément tout proche de Nag-Hamadi, comme déjà souligné, que Pacôme fut le premier à regrouper en communauté les ermites solitaires. Tourmentés par le clergé urbain accusant d'hérésie les plus mystiques d'entre-eux, éprouvant l'appel d'une solitude austère, recherchant le repos de l'âme s'adonnant à la contemplation, ces religieux hors du commun aspiraient à l'éloignement du monde des hommes. Quoi de plus naturel pour ces moines mystiques de fuir les persécutions et d'occuper les grottes du djébel-el-Tarif pour y vivre l'amour du désert. Quoi de plus naturel d'emporter avec eux leur bibliothèque qui d'ailleurs reflète une religiosité plus spiritualiste qu'un christianisme respectueux des dogmes.

Ces moines pacômiens peu orthodoxes, auraient utilisés les écrits de Nag-Hamadi puis s'en seraient séparés au cours d'une épuration. C'est la thèse du professeur James Robinson, qui fut secrétaire du comité international de la R.A.U. et de L'U.N.E.S.C.O. pour la bibliothèque de Nag-Hamadi. L'abbé et professeur Jacques Menard est d'un avis tout-à-fait différent, la bibliothèque proviendrait d'un monastère conformiste chrétien qui l'aurait

utilisée pour mieux combattre l'hérésie". Le professeur Ménard qui a la haute main sur l'édition française de la collection complète des textes de Nag-Hamadi semble oublier qu'en 327, Athanase ordonna la destruction systématique des ouvrages entachés d'hérésie. De plus, dans l'Antiquité, il était d'usage de brûler les livres interdits et non pas de les conserver dans des jarres, ce qui témoigne généralement d'un souci de sauvegarde. La sauvegarde des manuscrits de la Mer Morte est un exemple évident de la volonté des gnostiques esséniens de les soustraire à la destruction des romains en 68 de notre ère, en les protégeant dans des jarres. Mais la question paraît accessoire devant l'importance de la découverte.

Les fellahs du petit village d'Alqsar, près de Nag-Hamadi, qui mirent au jour l'incalculable bibliothèque, ne se doutaient certainement pas qu'ils venaient de faire la découverte archéologique la plus importante du siècle en matière de manuscrits. L'inventeur de cette prodigieuse découverte, Mohammed Ali El Samman, raconta ce qui s'était passé. C'est en décembre 1945 que Mohammed Ali et ses deux frères se rendirent à cheval au pied de la falaise du djébel-el-Tarif chercher du sabakh, terre naturelle servant d'engrais. En creusant dans l'ancien cimetière, ils mirent au jour une jarre de grès rouge d'environ un mètre de haut. Les trois frères hésitaient à casser la jarre susceptible d'abriter un djinn, mais n'y aurait-il pas là un trésor ? Ils

brisent la jarre ! Hélas pas de trésor sinon 13 codices sur papyrus reliés de cuir. Déçus, ils les rapportent chez eux et leur mère déclare qu'ils seront très bons pour le feu !

Ils eussent tous été brûlés si quelques mois auparavant le père de Mohammed Ali n'avait été assassiné. Apprenant la présence dans les parages d'Ahmed Ismail, le meurtrier, les trois frères excités par leur mère, vengèrent la mort de leur père en l'assassinant, le mettant en pièces et lui dévorant le cœur, rite suprême de la vengeance. Mais la police enquête... Mohammed très inquiet craint d'être accusé du vol de ces livres. Aussitôt il les confie à un religieux de sa connaissance en qui il a entière confiance. Celui-ci fit expertiser un exemplaire... finalement après maintes péripéties, la majeure partie du lot fut vendue à des antiquaires du Caire et d'autres villes. Ces manuscrits attirèrent rapidement l'attention des fonctionnaires du gouvernement égyptien. Ils achetèrent un codex puis confisquèrent les autres à l'exception d'une grande partie d'un manuscrit sorti d'Egypte en fraude et mis en vente aux Etats-Unis.

Sur l'intervention de l'éminent historien des religions, le professeur Gilles Quispel, d'Utrecht, aux Pays-Bas, la fondation Jung, de Zurich s'en porta acquéreur. Quispel s'aperçut qu'il manquait quelques pages, aussitôt il se rendit au musée copte du Caire où était déposé les autres documents. Il emprunta quelques reproductions photographiques des textes, les traduisit et

fut bouleversé de lire : "Voici les paroles secrètes que Jésus le vivant a dites et qu'a écrites Didyme Jude Thomas". Quispel tenait entre les mains des feuillets de l'Evangile selon Thomas transcrits en langue copte, au IV^e siècle, à partir de textes plus anciens vraisemblablement grecs.

Le copte des papyri de Nag-Hamadi est le sahidique, forme ancienne la plus proche de la langue des temps pharaoniques, écrite avec l'alphabet grec. Elle était parlée avant l'introduction de l'arabe en Egypte. Les écrits de Nag-Hamadi comprennent une cinquantaine de textes pour la plupart gnostiques. Ils forment un lot de 13 recueils de feuilles de papyrus cousues ensemble et protégées par des étuis de cuir semblables à nos livres actuels.

Ces textes apportent une contribution capitale à la littérature gnostique l'enrichissant d'un millier de pages. Ils accroissent également notre connaissance des mouvements hétérodoxes des premiers siècles du christianisme. Cette connaissance nouvelle donne à son tour une autre vision de l'orthodoxie chrétienne dont les gnostiques, les manichéens et les cathares eurent à souffrir les persécutions qui détruisirent, entre autres, la plupart de leurs ouvrages, et les nécessités de la polémique réduisirent une partie de ceux-ci à de courts fragments tronqués et souvent déformés.

Jusqu'à la publication des facsimilés des 13 recueils, la Gnose n'était essentiellement connue que par

de rares documents et ce qu'en avaient dit leurs ennemis, les hérésialogues. Si les réfutations de ces derniers sont de précieux auxiliaires pour l'historien, c'était néanmoins vouloir donner de la lumière en faisant appel aux ténèbres.

Les textes de Nag-hamadi permettent également de situer dans son contexte les charges, les calomnies, les attaques polémiques dont les gnostiques furent l'objet.

La bibliothèque du bord du Nil modifie de fond en comble la conception déformée de la Gnose généralement admise jusque là. Ces documents ne se contentent pas de citer le Nouveau Testament à l'appui de leurs thèses, précise James Robinson, ou de tirer arguments des paroles de Jésus et des apôtres, ils vont, dans certains cas, jusqu'à fournir la preuve qu'ils suivent des traditions chrétiennes primitives qui ont peu à peu disparu avec l'orthodoxie justement, peut-être, parce qu'elles menaient à l'hérésie.

D'où par exemple un Nouveau Testament qui est loin d'être aussi orthodoxe que celui dont les Pères de l'Eglise déterminèrent le canon.

L'une des raisons pour lesquelles les Pères de l'Eglise ont pu inclure dans le Nouveau Testament certains ouvrages tardifs, c'est que ces œuvres postérieures ont surimposés une interprétation dogmatique indiscutable aux livres et traditions primitives dont, justement se réclamaient les hérétiques".

Par livres et traditions primitives,

il faut comprendre la Gnose dont les polémistes catholiques la font dériver du christianisme. La Gnose est considérée aujourd'hui, par la plupart des savants, comme un mouvement antérieur au christianisme. Il conviendrait d'en chercher l'origine en Egypte ou en Babylonie et peut-être même en Inde. En résumé, pour nombre d'historiens, la Gnose aurait été infiniment plus répandue et d'origine trop ancienne pour n'être qu'une déviation du christianisme. Certains auteurs affirment même que la Gnose est la source dont dérive finalement le christianisme. Il est alors permis de s'interroger sur l'orthodoxie, n'est-elle pas en définitive l'hérésie qui justifia tous les bûchers, toutes les inquisitions ? Quel serait le vrai visage du christianisme si ses sources n'avaient été interpolées, manipulées ou pire encore détruites par le feu ?

Comment peut-on concevoir la pureté d'un christianisme primitif et son corrolaire, la véritable tradition chrétienne sur la foi de quelques textes falsifiés constituant les canons du christianisme ?

Pourquoi les textes les plus nombreux se rattachant directement à la source furent-ils interdits comme hérétiques ? Avec la découverte prodigieuse de Nag-Hamadi, pour la première fois, écrit le professeur E. Pagels, les hérétiques ont droit à la parole !

Il était généralement admis que les dissensions entre chrétiens orthodoxes et gnostiques reposaient sur des

considérations religieuses et philosophiques; cela personne ne le conteste. Cependant, l'étude des textes de Nag-Hamadi fait ressortir de sérieuses implications à un autre niveau où coïncident politique et christianisme en tant que religion institutionnelle. En outre, ces écrits donnent un éclairage nouveau non seulement sur la Gnose qui a abondamment irriguée le manichéisme et plus tard le catharisme mais aussi sur l'Eglise primitive chrétienne. Dès la crucifixion du Christ de graves dissensions s'élèvent au sein de la première communauté chrétienne qui, sous la conduite de Simon Pierre et, peu après, sous l'autorité de Paul, vont répandre le message.

La première communauté va rapidement éclater en deux groupes, le premier, celui de Simon Pierre qui ne semble pas avoir saisi la quintessence du message va créer l'Eglise qui deviendra catholique et romaine et connaîtra rapidement des implications politiques. L'autre groupe se passant de toute institution, échappe au contrôle de l'évêque et aux dogmes de la foi canonique. Il se déclarera être celui des fidèles initiés seuls conservateurs de l'authentique message. Voilà donc deux enseignements différents, l'un exotérique, celui de Simon Pierre, destiné à la foule, et l'autre ésotérique, destiné au petit nombre capable de comprendre les véritables paroles du Christ permettant de s'ouvrir à son moi supérieur, à son Soi, qui caractérise l'éveillé, celui

ou celle prêt à cueillir le fruit de la révélation.

D'autre part, l'entourage de Jésus apparaît singulièrement différent de celui que nous livrent les quatre Evangiles. Comme dans le catharisme médiéval, les femmes jouent un rôle aussi important que les hommes. Les textes nous livrent une figure lumineuse en la personne de Marie-Madeleine, celle-la même que le christianisme officiel présente si volontiers comme une pécheresse pénitente. Ici, elle incarne avec Thomas et Jacques le Majeur, l'initiée possédant la connaissance libératrice, la Gnose, la reconnaissance de soi-même. L'Evangile selon Philippe attribue à Marie-Madeleine des rapports privilégiés avec Jésus, bien différents des synoptiques, il précise même que "... la compagne du Sauveur est Marie-Madeleine. Le Christ l'aimait plus que tous les disciples et souvent il l'embrassait sur la bouche, le reste des disciples s'en offensaient... Ils lui dirent : "Pourquoi l'aimes-tu, elle, plus que nous tous ?". Marie-Madeleine, "La femme qui connaissait le tout", saisissait d'emblai ce que les autres ne pouvaient comprendre. Jésus l'embrassait sur la bouche, de quoi fourvoyer auteurs et cinéastes modernes qui n'ont pas hésités à se lancer dans des réalisations les plus surprenantes les unes que les autres.

Pour un esprit de la fin du XX^e siècle, il n'est pas aisé de replacer dans son contexte ce langage déroutant, le symbolisme qui transcende le

temps et l'espace permet de raisonnablement approcher ce passage ésotérique. La bouche comme le cœur est une métaphore, elle signifie le passage du verbe, de la vie en esprit, ce qui d'ailleurs se retrouve sous une autre forme en Génèse II-7, lorsque l'Éternel insuffle dans les narines D'Adam son souffle divin.

Le baiser le plus intime qu'il soit, symbolise, en l'occurrence, la transmission du message.

Laisser entendre qu'il existait un rapport amoureux entre Jésus et Marie-Madeleine peut signifier qu'on se réclame d'une communion mystique; l'histoire enseigne d'ailleurs que nombre de mystiques de traditions diverses ont employé des métaphores sexuelles pour décrire ce qu'ils éprouvaient. Dans la pensée sémite de l'Antiquité, le disciple à qui le Seigneur s'était révélé en premier, après la Résurrection, devait légitimement devenir le chef de la communauté chrétienne. S'appuyant sur ce fait et sur le témoignage de Luc (XXIV-34), certains théologiens soutiennent que Simon Pierre est le premier à qui apparut le Christ. Cette affirmation est cependant sujette à caution, l'Évangile selon Saint Marc (XVI-9) et l'Évangile selon Saint Jean (XX-14,17) sont formels, ils précisent tous deux Marie-Madeleine et non Simon Pierre comme premier témoin de la Résurrection. Cependant l'Église catholique se réclame toujours de Pierre, le pape lui-même fait remonter sa succession à Pierre en personne

"premier d'entre les apôtres", puisqu'il fut le premier témoin de la Résurrection. Les gnostiques chrétiens rejetaient la théorie de Luc, certains d'entre-eux comme Origène appelaient la croyance en la Résurrection "la foi des sots".

Pour les gnostiques, la Résurrection se situait à un autre niveau, elle marquait la façon dont la présence du Christ pouvait être vécue dans le présent. L'important pour eux, était la vision intérieure, ils affirmaient que la vision intérieure du Maître défunt relevait d'une vérité spirituelle et non pas d'un événement réel.

En effet, sur le chemin de Damas, le Christ apparaît à Paul non physiquement mais en esprit (I Cor.XV-8). Les Gnostiques recherchaient donc cette expérience mystique de la présence immanente du Christ.

Mais revenons à Marie-Madeleine, dans "Dialogue du Sauveur" traité également découvert à Nag-Hamadi, la magdalénienne est considérée comme "une femme qui connaissait le Tout", c'est-à-dire comme une initiée possédant la "Gnosis", la connaissance intérieure. D'autres textes apocryphes citent Marie-Madeleine pour faire ressortir le rôle important, mais aussi très gênant, des femmes dans la première communauté chrétienne dirigée par Simon Pierre.

Paul deviendra même virulent à l'égard des femmes, il laissera éclater sa misogynie en Thim.II,12-14 : "Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre de l'autorité sur

l'homme, mais elle doit demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier, Eve ensuite, et ce n'est pas Adam qui a été séduit c'est la femme qui séduite, s'est rendue coupable de transgression".

Pour les gnostiques rien de tout cela, ils ne s'assujétissent à aucun clergé, hommes et femmes sont unis fraternellement en esprit. Ils ne recherchent pas le pouvoir temporel, ils encouragent à la méditation personnelle. Chez les gnostiques chrétiens, les femmes aussi sont, comme les hommes, prêtres, prophètes et thérapeutes. L'Évangile selon Marie rapporte qu'après la crucifixion les disciples désemparés demandèrent à Marie Madeleine de les reconforter en leur disant ce que le Seigneur lui avait dit en secret, elle y consent mais Pierre furieux intervient : "A-t-il réellement parlé en privé à une femme et non point à nous ouvertement ? Allons nous devoir nous détourner pour l'écouter ? L'a-t-il préféré à nous ?".

Déçue et peinée Marie lui répond : "Pierre, mon frère, que vas tu penser ? crois tu que j'ai imaginé tout ceci dans mon cœur, ou que je mens au sujet du Sauveur ?". Lévi s'interpose et dit : "Pierre tu as toujours été d'un tempérament impétueux. Voici que tu t'en prends à cette femme comme à nos adversaires. Mais si le Sauveur l'a rendue digne, qui es-tu en vérité pour la repousser ? A coup sur le Seigneur la connaissait fort bien. Voilà pourquoi il l'aimait plus que

nous autres". Les autres membres s'accordèrent à accepter l'enseignement de Marie et, reprenant courage partent prêcher. Marie justifiée, se joint aux apôtres Pierre en se méfiant de ceux qui ont des visions intérieures du Seigneur représente la position orthodoxe, tandis que Marie représente celle des gnostiques prétendant ressentir sa présence. Les implications politiques sont ici énormes, comme nous l'avons vu, quiconque a une vision intérieure du Seigneur est fondé surpasser les Douze en autorité. Marie de Magdala ne fait point partie des Douze, mais du fait qu'elle tient tête à Pierre et qu'elle a une vision intérieure du Christ ressuscité devient pour les gnostiques le modèle par excellence. Ni Simon Pierre, ni Paul qui n'a pas connu Jésus, ne pouvaient supporter que le Christ se fût compromis avec des femmes et surtout qu'il eut choisi de se montrer au matin de la Résurrection à la pécheresse Marie-Madeleine. Le dernier logion de l'Évangile selon Thomas laisse supposer un langage religieux ne permettant pas aux femmes d'être admises dans la communauté des premiers chrétiens.

En effet, le logion 114, précise : Simon Pierre dit aux disciples : " Que Marie sorte du milieu de nous, car les femmes ne sont pas digne de la vie". Jésus intervient : "Voici que je l'attirerai, afin de la faire mâle, pour qu'elle aussi devienne un esprit vivant, semblable à vous, mâles. Car toute femme qui se fait mâle entrera

dans le Royaume des cieux ". Phrase sibylline, les femmes devraient se faire mâles pour entrer dans le Royaume des cieux ? Au XIV^e siècle, suivant certaines dépositions inquisitoriales publiées par Dollinger, une singulière controverse s'éleva lorsque Guillaume Belibaste, dernier Parfait languedocien connu, brûlé à Villerouge Termenes en 1321, soutenait qu'il était impossible pour les femmes d'entrer dans la Jérusalem céleste sans s'être au préalable métamorphosées en mâle "converti in viros, in homines masculos".

La réponse de Jésus peut paraître étrange mais elle trouve une fois de plus toute sa signification dans le langage de Béliaste. En effet, si nous considérons que l'aspect féminin signifie la matière du monde, l'aspect masculin l'esprit du monde, nous conviendrons que la femme doit se faire mâle à savoir la matière esprit, pour accéder au Royaume des cieux, notre logion trouve alors toute sa signification dans le contexte où il nous est parvenu.

Ce langage sibyllin compose presque les 114 logia de l'Évangile selon Thomas issu du premier groupe des gnostiques initiés. Son contenu ésotérique peut paraître déroutant, il est cependant en parfaite résonance avec Marc (IV,10-13) précisant que Jésus dissimulait à la foule ce qu'il enseignait en secret ne le confiant qu'au petit nombre de ceux qu'il considérait apte à recevoir le message.

L'Évangile de Thomas contient

cependant une soixantaine de logia pouvant être mis en parallèle avec les Évangiles canoniques.

Les sources historiques manichéennes et cathares, victimes des autodafés de leurs adversaires, ne sont pas abondantes, or l'éminent professeur que fut H.CH. Puech, précise dans son ouvrage "En quête de la Gnose", l'appartenance de l'Évangile selon Thomas parmi les Écritures manichéenne : "comme une enquête personnelle m'a permis de le constater et de le vérifier, écrit Puech, bon nombre de textes manichéens exhumés soit en Asie centrale, soit au Fayoum (Haute Égypte), citent des paroles de Jésus qui se retrouvent exactement, ou avec quelques variantes, dans l'Évangile selon Thomas. En particulier, il n'est que de confronter le début de l'Épître du Fondement, "L'Epistula fundamenti" de Mani, et le prologue de l'Évangile selon Thomas tel qu'il nous est restitué, pour se convaincre que le fondateur du manichéisme connaissait, tout le premier, le même écrit que le nôtre et s'en inspirait à l'occasion".

Avec le catharisme, nous sommes en présence d'une résurgence médiévale du manichéisme porteur de la Gnose une et universelle. La controverse du dernier cathare Guillaume Béliaste concernant le logion 114, du nouvel Évangile, précisant que la femme doit se faire mâle pour entrer dans le Royaume des cieux, nous paraît suffisamment éloquent pour admettre l'Évangile

selon Thomas parmi les Écrits que méditaient les cathares. En guise de conclusion, si on considère que le crédo du christianisme repose sur le mystère de la Résurrection des corps et le rachat par le sang du Christ mort sur la croix, il ressort de ma communication une situation complètement renversée. Jésus serait un nouveau révélateur de la Gnose dont s'inspiraient les premiers chrétiens puis au III^e siècle les manichéens et finalement au Moyen-Âge les cathares. La Gnose ne serait donc plus une hérésie chrétienne mais bien le christianisme dit orthodoxe une forme déviée de celle-ci.

Est-ce à dire qu'il faut rejeter les Évangiles canoniques pour ne retenir que quelques traités gnostiques et plus particulièrement l'Évangile selon Thomas que certains historiens considèrent être la précieuse source "Q" recherchée par tous ? Certainement pas !

Tout en conservant un œil critique, les textes canoniques et apocryphes se complètent, ils étendent le Jésus que nous présentent les synoptiques aux dimensions universelle. Dans son tome II de son ouvrage sur le catharisme, Déodat Roché traduit parfaitement la pensée christique des gnostiques du début du christianisme, écoutons le : "Ce n'est pas avec les yeux du corps physique, mais avec ceux de l'âme que nous reverrons le Christ, au sens cathare, le Christ qui en réalité ne nous a jamais quittés : " Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde !".

La première condition d'une vraie

connaissance spirituelle sera de se dégager des erreurs mondaines et des représentations matérielles du Christ qui agit par amour sans déploiement de force, ni de puissance".

Je terminerai en rappelant qu'il y a exactement 750 ans, non loin d'ici, à Montségur le 16 mars 1244, sur cette terre occitane précipitée dans l'horreur et le chaos, plus de 200 hommes et femmes, héritiers spirituels des gnostiques, capables de regarder le soleil en face, sont morts sur le bûcher par pur amour chrétien.

CHARLES GALIANA



Déodat Roché à Montségur avant la création des Cahiers d'Études Cathares.

André Maynard
La Terre Promise



Souvenirs du jeune âge

Chemins Bibliographiques en terre cathare à propos de *La Terre Promise* d'André Maynard

*édité chez l'auteur
à Montferrier 09300
Imprimerie Tinéna-Quillan*

Une autobiographie sans doute, mais tissée d'une telle intériorité, qu'elle propose à tout lecteur spiritualiste son propre cheminement vers une "Terre Promise" qui est à la fois celle de l'Auteur et celle du Lecteur.

C'est un "Livre-Partage" où les souvenirs d'un âge qui ne revient jamais sont autant de petits cailloux semés sur un sentier initiatique qui fleurit à l'aube de chaque Eternité.

André Maynard, Maître félibre avant tous les Maîtres, est aussi poète avant que d'être Philosophe.

Et c'est heureux de voir en sa Terre Promise s'entrelacer les fleurs de la rhétorique occitane aux rêves supérieur d'un ultime Troubadour.

J.Claude Chevalier



Un ultime Troubadour : André Maynard de Montferrier

Moisson

Lorsque l'aurore vient sur son char silencieux
Chasser la sombre nuit de la terre et des cieux,
Et ouvrir à Phoebus, magnifique et riant
L'immense porte d'or du ciel de l'Orient,
Le coq faisant jaillir son hymne matinal
Qui s'en va réveiller tous les échos du vâl,
Claironne son fier cri : "C'est l'heure, hommes, debout !
Et le faucheur se dit : "C'est l'heure, levons nous !
Allons faucher les blés sur la colline blonde,
Véritable reflet sur la terre féconde
Du beau soleil radieux, et il se lève et part
Moissonner les blés murs dont chacun a sa part.
(poème écrit à 13 ans, dans mon lit de misère)

Quelques titres d'articles à paraître :

*"Typologie et évolution de la pensée cathare sur
trente années de parution des Cahiers d'Etudes
Cathares 1948 - 1978"*

"Sens et genèse d'une stèle" J.C.C.